SUD OUEST
GRAND QUOTIDIEN REPUBLICAIN REGIONAL D'INFORMATION

SAMEDI
19 OCTOBRE 1991

Réinventé pour le corps

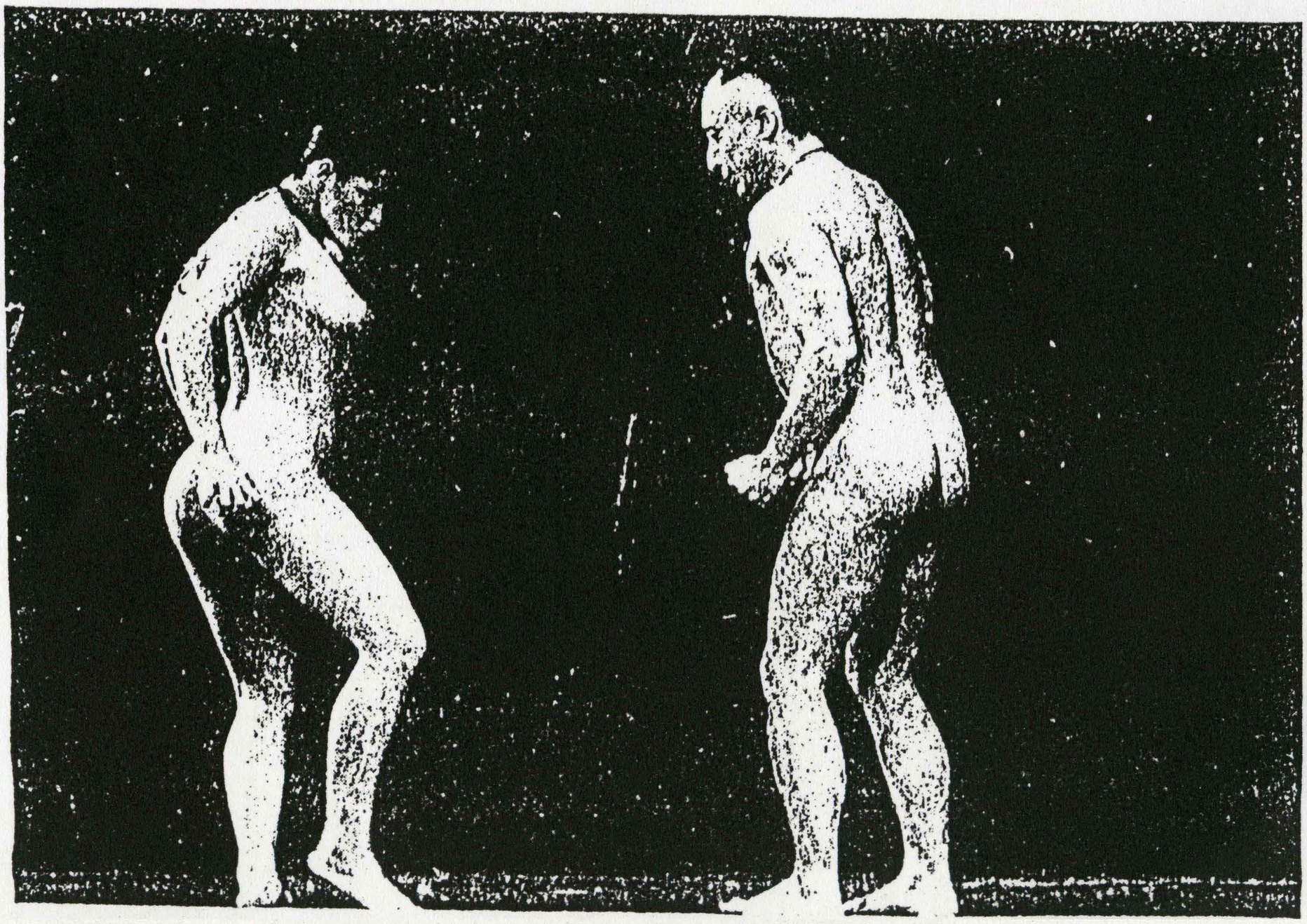
La création d'Albert Vidal était l'événement du festival, lors d'une soirée où le langage réinventé était omniprésent

Pauline Pierri

Sur la scène vide, un homme nu émet une sorte de longue plainte, un peu comme un roucoulement ou des pleurs de nourrisson. Le « chant tellurique » d'Albert Vidal s'élève devant une salle quasi-comble (1). Dérouté, le public s'interroge. Toussements et raclements de gorge traduisent la gêne d'une partie des spectateurs. Vidal tousse aussi. Mais sans sortir d'une très grande concentration. Les vierges de la Connaissance et du Monde, également nues, rejoignent l'acteur sur scène, pour conduire le Serpent qu'il personnifie au long d'un voyage initiatique en sept tableaux. Les réactions de la salle persistent, mais atténuées. Des spectateurs, notamment accompagnés de jeunes enfants, sortent.

Et peu à peu, un silence d'une grande intensité salue la performance du Catalan, racontant un *conte métaphysique aux consonnances* bibliques avec une économie de moyens extrême. Cinquante minutes plus tard, Albert Vidal et ses trois actrices, drapés dans une couverture, revenaient saluer le public. Le pari était gagné.

Et ceux, nombreux, qui l'attendaient plus tard sous le chapiteau pour le débat ont à nouveau salué de chaleureux applaudissements son arrivée et celle de Maria, interprète de la vierge de la Chair. « Ce que vous venez de voir est un épisode qui s'inscrit dans une réflexion qui me mène, qui évolue et me demande toute ma vie », expliquait-il en préambule. Une réflexion dont il évoquait les concrétisations scéniques les plus extrêmes, comme la mise en scène de son propre enterrement.



Albert Vidal, étonnant Serpent aux contorsions savantes, a livré un spectacle d'une totale sincérité (Photo Christian Borderie)

Tour à tour grave ou drôle, Albert Vidal est d'une absolue sincérité. « Je joue pas pour plaire ou pas. Je présente quelque chose dont je suis imbibé. J'ai touché la chaleur et la profondeur de cette connaissance que je veux transmettre au public, moyennant un langage du signe et le métier ». « J'ai intégré dans le spectacle la toux du public parce qu'il a ses propres codifications, ses tabous à ne pas violenter. Si c'était seulement moi-même, sans considérer le public, qui était la pureté, ce ne serait plus le théâtre ». « Le choix de jouer nu s'est imposé naturellement, dans une pièce qui privilégie l'esprit. Je ne voulais pas jouer dans la séduction des moyens du théâtre. J'avais dans la main la voix, le geste et le corps. Je me suis dit, c'est déjà beaucoup ». En quelques phrases, comme des jalons sur une piste, il situe sa démarche, qu'un spectateur assimile à de la sculpture sur matière vivante.

Les hommages spontanés, qui se mêlent aux questions, soulignent « l'extrême générosité » du spectacle, « l'émotion ressentie devant une telle offrande ». Tout est dit. Un silence. Un dernier mot : milesker.

des cris des oiseaux, babillages où l'on saisit des bribes de langue anglaise s'organisent dans un duo vocal souvent drôle, posé sur une musique très légère de Stokhausen.

En contrepoint, les très belles phrases de Le Clézio, extraites du « Livre des fuites », prennent tout leur relief sous la diction d'André Geyré. Des oiseaux et un homme. Leur liberté dans l'espace et son attachement à la terre. Une heure légère et esthétiquement très réussie qui a été très bien accueillie par le public de Lauga.

(1). Lire « Sud-Ouest » de jeudi